

**Zeitschrift:** Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques  
**Band:** 22 (1889)  
**Artikel:** Étude biblique  
**Autor:** Dietrich, G.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-379454>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 16.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# ÉTUDE BIBLIQUE

PAR

G. DIETRICH

ancien pasteur.

---

## *Οι αἰῶνες.* Les siècles.

L'histoire de l'humanité est la résultante de la volonté de Dieu et de la volonté des hommes. Pour amener ceux-ci à la connaissance de la vérité et au salut, et pour redresser les fautes commises par eux, l'Éternel qui est toujours vivant et toujours agissant, a fait dans cette histoire de profondes coupures par des événements arrivant par sa volonté et sa puissance divine seules, sans le concours de la nature ou celui des hommes, et ayant pour effet de diviser le temps en *αἰῶνες*, mot que nous rendons par celui de siècles.

Les Grecs, comme tous les peuples anciens, observaient certains phénomènes se répétant régulièrement dans la nature physique, pour mesurer le temps (*ὁ χρόνος*), et le diviser en jours, mois, années. Ils désignaient par le mot *αἰών*, non ce que nous appelons en chronologie un siècle, c'est-à-dire un espace de cent ans, mais une période de longue durée dont l'étendue et les limites ne sont pas nettement déterminées, un cycle dont on apprécie non le nombre d'années écoulées, mais les faits et les événements qui s'y sont historiquement passés, et qui lui impriment un cachet particulier. Nous aussi, nous donnons à notre mot « siècle » le même sens, quand nous parlons du

siècle de Périclès, du siècle apostolique, du siècle de la réformation.

L'adjectif *αἰώνιος*, que nos traductions rendent par « éternel, » est dérivé du substantif *αἰών* et doit avoir comme celui-ci une signification temporelle, marquant que la chose qui est ainsi qualifiée a une très longue durée, une durée indéfinie. Il peut cependant, dans un cas spécial dont nous parlerons, arriver que cette durée dépasse les limites du temps.

Nous lisons Philémon 15 : « S'il a été séparé de toi pour une heure, c'est peut-être afin que tu le recouvres pour toujours » (*αἰώνιον*).

Rom. XVI, 25 : « ... la révélation du mystère caché pendant des siècles » (*χρόνοις αἰωνίοις*, pendant des temps prolongés). Ces temps étaient bien fixés dans la pensée de Dieu, mais leur durée était inconnue aux hommes.

2 Tim. I, 9 : « La grâce qui nous a été donnée avant les temps les plus reculés. » Si l'on traduit les mots *πρὸ χρόνων αἰωνίων* par « avant les temps éternels, » n'y a-t-il pas contradiction entre les termes éternel et temps ? ou bien y avait-il des temps avant la création du monde ? Le temps a eu son commencement avec la création du monde (Gen. I, 1), et, après la transformation du monde actuel, le temps ne sera plus (Apoc. X, 6).

\* \* \*

Les prophètes de l'ancienne alliance annonçaient aux Israélites que dans les temps subséquents l'Eternel leur enverrait le grand Libérateur, le Sauveur, l'Oint du Seigneur, le Messie, qui restaurerait le trône de David et établirait le royaume des cieux sur la terre. Ils distinguaient deux grands *siècles* (*αἰῶνες*) : le siècle antémessianique et le siècle messianique, et appelaient le temps qui terminerait le premier de ces siècles, et toucherait au second, *les derniers jours*, *τὸ ἔσχατον τῶν ἡμερῶν* (Esaïe II, 2; Mich. IV, 1; 1 Pier. I, 20; 2 Pier. III, 3), ou *l'accomplissement du temps*, *τὸ πλήρωμα τοῦ χρόνου* (Gal. IV, 4; Marc I, 15), c'est-à-dire de *leur temps*.

L'Eternel avait fixé, dès la fondation du monde (1 Pier. I, 20), ce temps favorable (*ὁ καιρὸς*) où les deux grands siècles se

rencontreraient, mais ce moment-là n'était connu que de lui seul; les prophètes mêmes, auxquels l'Esprit de Christ l'indiquait d'avance, et qui désiraient savoir quand et comment il arriverait, ne l'ont pas su (1 Pier. I, 11).

Jésus étant né à Bethléhem, et la prophétie accomplie, les anges ont tracé la ligne de démarcation entre les deux grands siècles, en disant : « Aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. » (Luc II, 11.) Voilà l'aube du jour de la nouvelle alliance, le commencement du siècle messianique, l'ère chrétienne! Et nous disons comme les prophètes et les apôtres l'ont fait : « Voici maintenant le temps favorable! Voici maintenant le jour du salut! » (Esaïe XLIX, 8; LXI, 1; 2 Cor. VI, 2; Luc IV, 19-21.) Cette ligne de démarcation fut nettement tracée dans les cieux, mais non pas sur la terre, où, par place, le premier siècle s'étend encore bien avant dans le second.

Les apôtres, ayant en leur temps une vue plus entendue, distinguent trois grands siècles : ils appellent les temps antémessianiques les temps d'*autrefois*, *πάλαι* (Héb. I, 1), durant lesquels existait l'ancienne alliance, qui, ayant vieilli, est près de disparaître (Héb. VIII, 13). Vivant dans le second grand siècle, ils l'appellent *le présent siècle* (*ὁ νῦν αἰών*, 2 Tim. IV, 10) ou *ce siècle* (*ὁ αἰών ὄντως*. Mat. XIII, 22, 29; XXVIII, 20; Luc. XVI, 8.) Jésus-Christ a paru, se chargeant de nos péchés, pour abolir le péché par son sacrifice, et il apparaîtra sans péché une seconde fois à ceux qui l'attendent pour leur salut (Héb. IX, 26, 28; 1 Cor. X, 11<sup>1</sup>). Son avènement sera, non la fin du monde, mais la fin du second siècle, du siècle actuel (Mat. XIII, 39, 40; XXIV, 3). Ensuite, l'humanité entrera dans le troisième grand siècle, *le siècle à venir* (*ὁ αἰών μέλλον*), et qui a virtuellement commencé dans le chrétien, dès que, persévérant dans la foi, dans l'espérance et dans la charité, il a goûté la bonne parole de Dieu et les puissances du siècle à venir (Héb. VI, 5).

Ce siècle sera encore un siècle temporel comme les autres, mais quand il sera écoulé, et que Jésus-Christ, « qui est le

<sup>1</sup> Voyez l'explication de ces passages à la fin de notre étude.

même hier et aujourd'hui et dans tous les siècles » (*εις τοῦς αἰῶνας*, Hébr. XIII, 8), aura remis le royaume à Celui qui est Dieu et Père, et qu'il sera lui-même soumis à Celui qui lui a soumis toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous » (1 Cor. XV, 24, 28) et que « son fils soit le premier-né entre plusieurs frères » (Rom. VIII, 29; Hébr. II, 11, 12), alors les chrétiens, ayant combattu le bon combat de la foi et persévéré jusqu'à la fin, seront cohéritiers avec lui (Rom. VIII, 17). « Il y aura un nouveau ciel et une nouvelle terre. » (Apoc. XXI, 1; 2 Pierre III, 13.) Voilà la fin des siècles, suivie de l'éternité, et « le temps (*ὁ χρόνος*) ne sera plus. » (Apoc. X, 6.)

\* \* \*

En lisant ces derniers mots, nous nous demandons qu'est-ce qu'une éternité où il n'y a point de temps, point de succession de jours, d'années, de siècles? Aussi me semble-t-il que la définition qu'on donne ordinairement du mot d'éternité en disant qu'elle désigne un temps infini, n'est guère admissible; elle renferme une contradiction en elle-même. En effet, ce qui est éternel, est précisément ce qui n'est pas temporel, et ce qui est temporel, n'est pas éternel, n'est pas infini. Ce dernier mot même, pris dans son sens absolu, était inconnu à l'antiquité, qui ne qualifiait ainsi que les choses dont nous, hommes terrestres, ne voyons pas la fin. Quand l'apôtre dit : « La fin de toutes choses (*πάντων τὸ τέλος*) est proche » (1 Pierre IV, 7), il ne prétendait certainement pas qu'après la fin de toutes choses il n'y eût plus rien. Non, l'éternité n'est pas un temps infini, quelque chose de simplement négatif, elle est positive, et plus positive que le temps.

Il n'y a qu'un seul être qui soit éternel par lui-même, c'est Dieu, le Créateur de toutes choses. Il n'est pas appelé l'*Eternel* parce qu'il était, qu'il est et qu'il sera. Lorsque Moïse lui demanda : « Quel est ton nom? » il répondit : « Je m'appelle : *Je suis*; je suis Celui qui suis, l'Eternel. » (Ex. III, 14.) Le Créateur a existé avant ses créatures, et c'est précisément par l'acte de la création que le temps a eu son commencement (Gen. I, 1),

et c'est ensuite par les changements qui se font dans le monde physique, que le temps se mesure.

De même que la lumière traversant un prisme ou une goutte d'eau se divise en trois couleurs principales, de même l'éternité traversant le monde créé se divise en passé, en présent et en futur, et se revêt ainsi d'une forme temporelle, où le présent n'est qu'un moment fugitif, un point mathématique, n'ayant aucune étendue. Ces trois fractions, de nouveau réunies, reconstituent soit la couleur blanche, soit l'éternité. L'Éternel est présent partout et en tout temps, et l'éternité est de même un présent permanent, embrassant le passé et le futur, au lieu d'être embrassé et étouffé par eux ; elle est, non un temps infini, mais un *état* et un *état immuable*.

Comment se représenter un tel état ? Je ne le sais point, et Dieu nous a expressément défendu de nous faire des ressemblances et des représentations de lui et des choses célestes. Quand une chose s'impose à notre esprit comme devant être, ne faisons pas comme Nicodème, demandant : « Comment cela peut-il se faire ? » (Jean III, 7), mais souvenons-nous qu'il y a une multitude de choses, particulièrement les choses divines, telles que le mode d'existence de l'Éternel et sa toute-présence et sa toute-puissance, dont aucun homme raisonnable ne doute, et que personne cependant ne peut se représenter. Les sciences naturelles mêmes déclarent que l'infini est incompréhensible. M. Flamarion, entre autres, le dit de l'infiniment grand, et M. Pasteur de l'infiniment petit.

Il est dit (Mat. XXV, 46) : « Ceux-ci (c'est-à-dire ceux qui, manquant de foi, ont aussi manqué de charité) iront aux peines éternelles, mais les justes à la vie éternelle. » A première lecture, il y a dans ces mots deux choses auxquelles se heurte notre intelligence : 1° *Souffrir des peines* et *avoir la vie* sont deux états qui ne s'excluent point. Comment peut-on les opposer l'un à l'autre, en attribuant à tous les deux la même qualité, celle d'être *αἰώνιοι* ? Celui qui souffre des peines ne vit-il pas ? ou étant sans vie, comment peut-il souffrir ? 2° D'où vient que la locution *la vie éternelle*, locution qui se rencontre très

souvent dans le Nouveau Testament, désigne elle seule et toujours la vie bienheureuse ?

Consultons les déclarations de la Bible : elle rapporte (Gen. I, 24), que Dieu créa et l'animal et l'homme « en âme vivante ; » mais, disant : « que la terre produise des êtres vivants, » il créa l'animal avec le concours de la nature, et ensuite « il fit » (non : il créa) l'homme de la poudre de la terre et souffla en lui une respiration de vie, émanant de lui qui est esprit (Gen. II, 7). Or, en agissant ainsi, il distingua souverainement l'homme de l'animal, et étant saint lui-même, et possédant seul l'immortalité (1 Tim. VI, 16), mit en lui, non la sainteté et l'immortalité comme deux qualités ou deux états tout faits, mais lui donna la *faculté* de devenir saint et immortel comme lui. Si cependant quelqu'un sème pour sa chair, délaissant l'esprit, il moissonnera de la chair la corruption (Gal. VI, 8) et la mort ; car le salaire du péché, c'est la mort (Rom. VI, 23) : d'abord la *mort corporelle*, suivie du jugement, par lequel Jésus-Christ séparera les justes d'avec les injustes ; ces derniers seront jetés dans le feu qui brûle des siècles (*εις τὸ πῦρ τὸ αἰώνιον*) et qui est préparé (d'avance, mais pas encore allumé) pour le diable et pour ses anges (Mat. XXV, 41).

Le feu a une puissance purifiante et une puissance détruisante. L'activité du Sauveur miséricordieux s'étend encore sur les morts ; il est descendu aux enfers, « pour prêcher aux esprits en prison, qui autrefois avaient été incrédules » (1 Pier. III, 19), et pour annoncer l'Évangile (la bonne nouvelle) aux morts (1 Pier. IV, 6). Jésus a dit (Mat. XII, 32), que « quiconque parlera contre le Saint-Esprit, il ne lui sera pardonné ni dans ce siècle ni dans le siècle à venir ; » il s'ensuit que son premier jugement ne sera pas définitif, et qu'il y a des péchés qui pourront être pardonnés dans le siècle à venir. Mais ceux qui blasphèment contre le Saint-Esprit, après avoir eu connaissance de la grâce prévenante de leur Dieu, endureront des peines jusqu'à *la fin des siècles*, auxquels succédera l'éternité ; ils seront, avec le diable et ses anges, avec la mort et le sépulcre, jetés dans l'étang de feu ; c'est la *seconde mort* (Apoc. XX, 14) ; « car notre Dieu est aussi un feu dévorant. » (Héb. X, 27 ; XII, 29.)

Il en est tout autrement des chrétiens fidèles. Se laissant conduire par l'Esprit de Dieu, ils sont non seulement créatures de Dieu, mais plutôt ses enfants (Rom. VIII, 14), qui ont déjà passé de la mort à la vie et ne viennent point en jugement (Jean V, 25); « ils possèdent le salut, prêt à être révélé dans le dernier temps » (*ἐν καιρῷ ἐσχατῷ*), « par l'espérance qui leur a été donnée » (Rom. VIII, 24; 1 Pier. I, 3-5).

La durée de notre vie dans ce corps terrestre et corrompu (*ὁ βίος*), aussi bien que la durée de notre vie spirituelle (*ἡ ζωή*) ne nous sont pas connues d'avance, mais si la première est terminée par la mort corporelle, la seconde sera prolongée dans la joie pour ceux qui l'ont entretenue et développée. « Tous ceux qui, le visage découvert (n'ayant pas la vue obscurcie par les convoitises et les préjugés « selon (le siècle) le train de ce monde, » *κατὰ τὸν αἰῶνα τοῦ κόσμου τούτου*, Eph. II, 2) contemplent dans le miroir de l'Évangile la gloire du Seigneur, sont transformés en la même image de gloire en gloire. » (2 Cor. III, 18.) Aussi, l'apôtre saint Paul nous dit-il qu'il « aime mieux déloger de ce corps et demeurer auprès du Seigneur. » (2 Cor. V, 8.) C'est dans la bouche de Jésus-Christ que la locution de *ζωή αἰώνιος*, « vie qui dure, » a pris la signification de vie bienheureuse, précisément parce que la vie bienheureuse seule est éternelle, et que toute autre vie, passée dans l'immoralité, mène le pécheur, par son propre endurcissement, à une longue et pénible agonie et enfin à la destruction, — ou à la conversion.

Lors de l'ancienne alliance, Dieu avait ordonné d'honorer père et mère, comme étant sur la terre les représentants du Créateur, « afin, dit-il, que tes jours soient prolongés sur la terre que l'Éternel ton Dieu te donne. » La terre, dont il est question dans ces mots, c'est le pays de Canaan, la terre sainte, que Dieu avait donnée en héritage aux Israélites pour aussi longtemps qu'ils demeureraient fidèles à son alliance en gardant ses commandements. Mais ayant abandonné son culte en esprit et en vérité, méprisé ses prophètes, et même mis à mort le Fils que l'Éternel leur avait envoyé, accrédité de signes et de miracles, le grand et redoutable jour que le prophète Malachie (IV, 5, 6) leur avait annoncé, est venu sur eux, et l'Éter-



nel a frappé leur terre à la façon de l'interdit : Jérusalem, la ville sainte, a été détruite, et elle est tombée entre les mains des infidèles; le peuple que Dieu avait élu pour être le dépositaire de ses oracles, les enfants et les héritiers du royaume, a été dispersé parmi toutes les nations. Cela a été fait et a été écrit pour nous servir d'exemple et d'avertissement, à nous qui étions étrangers aux alliances de la promesse et sans espérance (Eph. II, 12, 13; Hébr. XII, 22), et qui avons été reçus dans une nouvelle alliance, et approchés de la montagne de Sion, de la cité du Dieu vivant, de la Jérusalem céleste. Pour le chrétien fidèle « la vie qui dure » est non seulement une vie prolongée, mais une vie à la fois éternelle et bienheureuse.

« Il y aura un nouveau ciel et une nouvelle terre; il n'y aura plus ni deuil ni cri ni douleur; car les premières choses ont disparu. » (Apoc. XXI, 4.)

Je ne veux pas me prononcer sur la question de savoir s'il y a dans l'autre vie destruction ou conversion de ceux qui avaient été ici-bas rebelles à Dieu. Jésus ne donna pas une réponse positive à l'homme qui lui demanda : « Seigneur, n'y a-t-il que peu de gens qui soient sauvés? » mais il l'exhorta à s'efforcer lui-même d'entrer par la porte étroite (Luc XIII, 23, 24). Je penche cependant plutôt pour une conversion générale, quoique je ne sache point comment Dieu l'opérera. Car, d'un côté, je sais qu'il est Amour, et qu'il ne dit pas, comme le corpus juris : « Fiat justitia, pereat mundus, » et de l'autre côté, voyant combien de fois le Nouveau Testament nous présente l'histoire du peuple d'Israël pour nous servir d'exemple et d'instruction, et écoutant l'apôtre saint Paul nous dire dans son épître aux Romains XI, 25, 26 : « Une partie d'Israël est tombée dans l'endurcissement, jusqu'à ce que la totalité des païens soit entrée (dans l'Eglise), et ainsi *tout* Israël sera sauvé, » — j'en conclus qu'il en sera de même des chrétiens incrédules et infidèles aujourd'hui.

« Qui a connu la pensée du Seigneur, ou qui a été son conseiller? C'est de lui, par lui et pour lui que sont *toutes* choses. A lui la gloire dans tous les siècles! Amen! » (Rom. XI, 34, 36.)

---

### Explication du terme *ὁ αἰών* dans quelques passages du Nouveau Testament.

Nous traduisons Héb. IX, 26 : « Maintenant, aux limites des siècles<sup>1</sup>, Jésus a paru une seule fois pour abolir le péché par son sacrifice. »

D'autres versions rendent les mots « *ἐπί συντελείᾳ τῶν αἰώνων* » par « à la fin des siècles, » comme s'il s'agissait dans ces paroles de la fin de toute histoire de l'humanité, tandis que le troisième grand siècle, celui que l'Écriture appelle « le siècle à venir » était fort loin de paraître et n'a pas encore paru à l'heure qu'il est.

L'auteur de la lettre indique clairement de quels siècles il parle : le mot « maintenant » nous renvoie au temps où il vivait, et en disant « Jésus a paru » il désigne la venue de Jésus-Christ et l'achèvement de son œuvre rédemptrice sur la terre. C'est donc le temps où le premier grand siècle, le siècle antémessianique, tirait à sa fin, et où le second grand siècle, le siècle messianique et actuel, commençait et se soudait au premier, en sorte que leurs extrémités, leurs limites se touchaient, et qu'il faut entendre par le pluriel « les siècles » les deux premiers siècles. Du reste, si nous pensons au temps où cette lettre fut écrite, il nous semble qu'aucun des lecteurs ne pouvait se méprendre sur le sens de ces paroles.

\* \* \*

1 Cor. X, 11. L'apôtre, parlant de la sortie des Israélites hors du pays d'Égypte, dit :

« Tout cela leur est arrivé pour servir de type, et à été écrit pour notre instruction, *ἡμῶν, εἰς οὓς τὰ τέλη τῶν αἰώνων κατήντησεν* ; » nos versions disent : « à nous qui sommes parvenus à la fin des siècles » (ou « aux derniers temps »).

Quand on parle des « derniers temps » ou de « la fin des siècles, » nous pensons nécessairement à la parousie du Sei-

<sup>1</sup> Traduction encore plus littérale : « Sur les confins des siècles. » (*Réd.*)

gneur et à la fin du monde actuel ; ce n'est cependant pas de ce temps que l'apôtre a pu dire qu'ils y sont parvenus, et nous reprochons aux traducteurs de s'être mépris sur la valeur du pronom « nous, » de n'avoir pas fait attention au pluriel du substantif τὰ τέλη, et d'avoir sans nécessité changé la construction et partant le sens de la phrase.

Quelles sont les personnes désignées par le pronom « nous ? » La première impression que nous recevons en lisant la phrase telle qu'elle a été rendue, c'est que l'apôtre prétend que lui et tous les chrétiens en général vivront lors du retour de Jésus-Christ et verront la fin du monde. Dans cette supposition, l'apôtre se serait étrangement trompé, et son affirmation serait fautive, puisque dix-huit de nos siècles se sont écoulés, et que plusieurs millions de chrétiens sont morts, sans avoir vu ces choses-là. Il est vrai, qu'on a accusé l'apôtre de s'être trompé et d'avoir cru le retour de Jésus-Christ beaucoup plus rapproché, s'attendant à le voir lui-même. Nous pouvons admettre que l'apôtre ait cru la chose possible, mais il ne l'affirme nulle part positivement ; le pronom « nous » dans le passage 1 Thes. IV, 17 peut s'entendre dans le sens de : « les chrétiens tels que nous. » Du reste, étant fermement persuadé que le retour de Jésus-Christ aurait lieu, tôt ou tard, il l'attendait et le désirait : or, nous le savons, plus quelqu'un est convaincu de la valeur divine et morale, de la nécessité absolue d'un événement à venir, dont il désire voir l'accomplissement, plus il le suppose prochain ; la question de temps disparaît pour lui, car la foi lui rend présentes les choses futures, et visibles les invisibles. (Héb. XI, 1.)

Le pronom « nous » représente bien l'apôtre et ses contemporains ; seulement ce qu'il dit d'eux se rapporte, non au retour de Jésus-Christ, non à un événement à venir, mais à un événement déjà passé.

En effet, le pluriel τὰ τέλη τῶν αἰώνων indique que l'apôtre parle (comme dans le passage Héb. IX, 26, que nous avons examiné) de la fin, des extrémités de deux siècles qui se limitent ; car s'il avait eu en vue la fin d'un seul siècle ou la fin de tous les siècles, il se serait servi du singulier, ainsi que nous lisons

Mat. XXIV, 3 : « Quel sera le signe de ton avènement et τῆς συντελείας τοῦ αἰῶνος ? » (Non, « la fin du monde, » mais la fin du siècle actuel.) Et Mat. XXIV, 14 : « La bonne nouvelle du royaume sera prêchée dans le monde entier pour servir de témoignage à toutes les nations ; alors viendra la fin (τὸ τέλος). »

De quelle époque l'apôtre pouvait-il dire ce qu'il écrit aux Corinthiens, si ce n'est de celle où il vivait et où il écrivit sa lettre, c'est-à-dire du temps où les limites des deux grands siècles, l'antémessianique et le messianique, les seuls dont l'antiquité eût quelque notion, se touchaient ?

Nous reprochons encore à nos versions d'avoir, sans nécessité et au détriment du sens, changé la construction de la phrase, en donnant au verbe le pronom « nous » pour sujet, et disant « nous, qui sommes parvenus à la fin des siècles, » tandis que le texte dit : « nous, à qui sont parvenues les limites des siècles. »

Nous faisons d'abord observer que le verbe καταστῆναι εἰς τινα (cf. 1 Cor. XIV, 36) signifie « aller ou venir à la rencontre de quelqu'un. » Puis nous demandons si ce sont les hommes, qui, connaissant Dieu et ses décrets, sont allés au-devant de lui, ou bien si c'est Dieu, qui, en leur envoyant Jésus-Christ, est venu les chercher, précisément parce qu'ils ne savaient aller vers lui et le trouver. Il est vrai que le temps marche sans s'arrêter et force les hommes de marcher avec lui ; le courant des jours et des années les emporte fatalement et malgré eux ; ce n'est pas par leurs efforts qu'ils parviennent à un port de refuge, mais c'est Dieu qui le leur prépare et y dirige leur barque ; ce n'est pas la science purement terrestre, c'est la science éclairée par la révélation qui a civilisé le monde ; c'est l'Éternel qui nous envoie le temps favorable et fait lever sur nous le jour du salut ; c'est lui qui avait marqué d'avance les limites de l'ancienne alliance et de la nouvelle, et c'est par grâce que l'apôtre et ses contemporains ont été mis en état de les franchir, et que l'efficace du sacrifice qui abolit le péché est venue sur eux, et par eux sur nous. (Héb. IX, 23.)

En disant : « nous à qui sont parvenues les limites des siècles, » l'apôtre déclare que la venue de Jésus-Christ est ar-

rivée selon un décret de la libre volonté de l'Éternel (cf. 1 Pier. I, 20); il nous fait sentir que c'est une faveur particulière de nous avoir révélé, « à nous, » sa grâce et sa vérité (Jean I, 17), et nous avertit du danger auquel s'expose celui qui n'apprécie pas à sa juste valeur ce témoignage d'amour. Tout ce qui est arrivé aux Israélites lors de leur sortie du pays d'Égypte a été écrit pour nous servir de type et d'instruction, à nous que Dieu a conduits hors des limites de l'ancienne alliance, où régnait la Loi, et qu'il a introduits dans la nouvelle, où règne la liberté (Jean VIII, 36); nous devons donc faire d'autant plus attention à la parole que nous avons entendue, afin que nous ne soyons pas des enfants flottants et emportés à tout vent de doctrine (Eph. IV, 14), et ne passions pas à côté du grand salut qui nous a été préparé. (Héb. II, 1-3.)

\* \* \*

Nos versions rendent en plusieurs endroits le terme *ὁ αἰών* par *le monde*. Le mot français marque, soit l'ensemble de ce que Dieu a créé, l'univers, soit en particulier le globe terrestre et la société humaine. Le grec cependant se sert dans les deux acceptions, non du mot *ὁ αἰών*, mais de *ὁ κόσμος*; par exemple, Act. XVII, 24: « Le Dieu qui a fait le monde (*τὸν κόσμον*) et tout ce que s'y trouve; » Jean III, 16: « Dieu a tant aimé le monde (*τὸν κόσμον*) qu'il a donné son Fils unique...; » 1 Jean II, 17: « Le monde (*ὁ κόσμος*) passe et sa convoitise aussi. » (Voyez encore 1 Jean III, 13; IV, 5; Marc XVI, 15.)

Ce mot désigne d'abord le bel arrangement, le bel ordre qui contribuent à orner et à embellir une chose. Puis, voyant la merveilleuse harmonie qui règne aussi bien dans le ciel visible avec ses innombrables astres que sur la terre, le Grec appelait l'univers tout entier « le cosmos, » l'ornement de la divinité dont il est l'œuvre. « O Éternel, s'écrie le psalmiste (Ps. CIV, 24), que tes œuvres sont en grand nombre! Tu les as toutes faites avec sagesse, et la terre est pleine de tes richesses! »

Nous lisons Eph. II, 2: *ἐν αἷς ποτέ περιπατήσατε κατὰ τὸν αἰῶνα τοῦ κόσμου*, « dans lesquels (les péchés) vous marchiez autrefois

selon le train de ce monde, » c'est-à-dire selon « l'esprit du siècle » du monde d'alors. (Cf. 2 Cor. IV, 4.)

Le mot ὁ αἰών ne désigne jamais le monde matériel, et il faut lui conserver de même sa signification temporelle et historique dans les passages Mat. XIII, 39, 40 et XXIV, 3, où l'évangéliste parle de la fin du siècle actuel, et non de la fin du monde.

\* \* \*

Il est dit Hébr. I, 2 : δι' οὗ καὶ τοὺς αἰῶνας ἐποίησεν ; nos versions disent : « par lequel (le Fils) il a aussi créé (ou « fait ») le monde. »

Nous prétendons qu'il n'est nullement question ici du monde matériel et moins encore de la *création* du monde. Si l'écrivain avait voulu dire que Dieu à créé le monde par son Fils, il aurait employé le verbe κτίζειν, qui signifie « créer, » c'est-à-dire « appeler à l'existence. » Il dit, en effet, Eph. III, 9 et Col. I, 16, que « Dieu a créé toutes choses, » et 1 Cor. XI, 9, que Dieu créa premièrement l'homme et ensuite la femme. Le verbe ποιέιν signifie « faire, arranger, fabriquer des choses dont la substance existe déjà ; » c'est dans ce sens que l'apôtre Paul dit (Act. XVII, 24) que Dieu a « fait et arrangé le monde et tout ce que s'y trouve » (ὁ ποιήσας τὸν κόσμον). Si l'auteur de notre lettre avait voulu parler de la création *successive* de la terre, façonnée et rendue habitable en six jours cosmiques, il aurait pu se servir du verbe ποιεῖν, mais rien ne nous indique que telle a été sa pensée.

Conservant au mot οἱ αἰῶνες sa signification temporelle et historique, nous traduisons : « *par lequel aussi il a fait les siècles,* » c'est-à-dire l'histoire de l'humanité. (Jean I, 3-5.)

Nous avons en notre faveur le contexte, qui parle exclusivement de faits historiques qui se sont passés sur la terre : l'histoire, divisée en siècles, ne s'est pas faite toute seule, ni par un hasard capricieux, ni par la seule volonté des hommes. C'est « Dieu qui a voulu que tous les hommes, sortis d'un seul sang, habitassent sur toute la surface de la terre, ayant déterminé la durée des temps (καιρός) et les bornes de leur

demeure; il a voulu qu'ils cherchassent le Seigneur, et qu'ils s'efforçassent de le trouver en tâtonnant, bien qu'il ne soit pas loin de chacun de nous, car en Lui nous avons la vie, le mouvement et l'être » (Act. XVII, 26, 27), en lui qui seul existe par lui-même, et qui seul possède l'immortalité. Il nous a parlé autrefois et à plusieurs reprises par les prophètes et dans ces derniers jours par son Fils, qui, venu en chair (Jean I, 14; 1 Tim. III, 16; 1 Jean IV, 2, 3) a fait « en lui-même » (étant à la fois le sacrificateur et la victime), la purification de nos péchés, et la nouvelle alliance constituant par des faits historiques le royaume des cieux sur la terre. Voilà les siècles, l'antémessianique et le messianique, dont parle la lettre aux Hébreux.

\* \* \*

Héb. XI, 3 : Πίστει νοοῦμεν κατηρτίσθαι τοὺς αἰῶνας ῥήματι θεοῦ, εἰς τὸ μὴ ἐκ φαινομένων τὰ βλεπόμενα γεγονέναι.

Les versions disent : « C'est par la foi que nous reconnaissons que le monde a été formé par la parole de Dieu, en sorte que ce qu'on voit n'a pas été fait de choses visibles. »

S'il s'agissait dans ces paroles de la création du monde matériel, de l'univers, nous ne pourrions comprendre pour quelle raison l'écrivain s'est servi du substantif οἱ αἰῶνες au lieu du substantif singulier ὁ κόσμος, qui désigne nettement ce que nous appelons le monde. Nous laissons donc au terme οἱ αἰῶνες son sens propre, nommant ainsi les siècles avec les faits historiques qui s'y sont passés.

Le verbe καταρτίζειν ne signifie ni créer (κτιζειν), ni faire ou former (ποιεῖν), mais, dérivé de l'adjectif ἄριστος, « droit, en bon état, parfait » 2 Tim. III, 17), il signifie « redresser, rendre meilleur, remettre en bon état ce qui est dérangé, gâté, détérioré. » C'est dans ce sens que nous lisons ce verbe Mat. IV, 21 : « ils *réparaient* leurs filets; » 1 Cor. I, 10 : « Je vous exhorte à ne point avoir des divisions parmi vous, mais à *être bien unis* dans un même esprit; » 2 Cor. XIII, 11 : « Devenez plus parfaits; » Gal. VI, 1 : « Redressez l'homme surpris en quelque faute; » Hébr. XIII, 21 : « Que le Seigneur

vous *rende habiles* pour toute bonne œuvre ; » 1 Pier. V, 10 : « Dieu lui-même, après que vous aurez souffert un peu de temps, vous redressera, vous affermira, vous fortifiera, vous rendra inébranlables. »

Il y a encore, dans ce passage, d'autres mots qui nous semblent être rendus d'une manière inexacte. Nous ne voulons cependant pas nous en occuper en ce moment, faisant seulement remarquer que le substantif *πίστις* se trouve ici sans l'article ; il désigne, par conséquent, non objectivement la foi qui nous est présentée, *fides quæ creditur*, mais *subjectivement* la foi que nous avons, *fides quâ creditur*.

Considérant que toute l'humanité avait désobéi à la volonté et aux commandements précis de Dieu, et qu'elle était tombée dans un état de corruption morale, nous traduisons la phrase de la manière suivante :

*« C'est par la foi que nous reconnaissons que les siècles ont été arrangés et formés par la parole de Dieu, en sorte que ce qui a paru ne s'est pas fait des choses que nous voyons de nos yeux. »*

Cette traduction se justifie encore par les mots qui suivent immédiatement (vers. 4), où il est dit que ce n'est pas l'offrande même (la chose visible) qui rendit le sacrifice d'Abel plus excellent que celui de Caïn, mais que ce fut la foi (la chose invisible) qui l'accompagnait.

Nous savons que tout ce qui se passe dans le monde visible, ainsi que tous les événements et tous les changements qui s'accomplissent dans l'histoire de l'humanité, tout cela forme une chaîne non interrompue de causes et d'effets. Aussi notre raison, si elle s'en tient exclusivement aux apparences, pourrait en conclure que la chose visible est simplement l'effet d'une autre chose visible, qu'ainsi tout est fatalité, qu'une matière primordiale a existé de tout temps, et que c'est elle qui, par l'enchaînement des causes et des effets, a produit tout ce que nous voyons, tout ce qui existe ou s'est produit dans le courant des siècles. En effet, « rien ne se fait de rien » disent certains hommes, qui par ce mot se contredisent eux-mêmes, confirmant ce qu'ils viennent de nier. S'il est vrai que rien ne



se fait de rien, il doit y avoir une cause première d'où provient tout ce qui se fait.

Regardons donc non point aux choses visibles, mais plutôt aux invisibles ; car les choses visibles sont passagères, ne sont que les phénomènes (*φαινόμενα*) de la cause efficiente, qui est invisible et permanente. (2 Cor. IV, 18.)

En conséquence, mettons dans l'appréciation de l'histoire en première ligne la volonté prononcée de l'Eternel et la foi que nous y ajoutons, et qui a pour base la ferme persuasion de la véracité du Dieu qui ne peut ni mentir ni tromper : alors nous reconnaitrons que, non seulement la création proprement dite, renfermant une histoire en six jours cosmiques, mais aussi les siècles et les événements qui s'y sont accomplis ont pour cause efficiente une chose invisible, savoir la volonté de Dieu contrecarrée par celle de l'homme.

L'Eternel a d'abord laissé marcher les nations dans leurs propres voies, afin qu'elles apprissent, par une triste expérience, à quelle fin l'incrédulité et la désobéissance mènent. Puis, quand il le trouva à propos, il appela Abraham pour lui faire connaître le Dieu vrai et unique. Il donna à Moïse la Loi pour convaincre les hommes de leur état de pécheurs ; il leur envoya à plusieurs reprises des prophètes pour les préparer à la venue du Christ (1 Pier. I, 20), qui par son sacrifice a aboli le péché et nous a réconciliés avec le Père, en nous annonçant dans l'Evangile sa grâce et sa vérité. C'est la volonté prononcée de Dieu qui nous a édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus-Christ lui-même étant la pierre angulaire, et qui donne encore à l'heure qu'il est la vie au monde. Tout ce que nous voyons de beau, de vrai et de bon a pour cause une chose invisible donnant réalité et valeur à la chose visible.

Qu'est-ce, dit notre lettre dans les versets qui suivent, qu'est-ce qui rendit le sacrifice d'Abel agréable à Dieu, si ce n'est la foi, invisible à nos yeux, mais visible à Celui qui lit dans nos cœurs ? Regardez Hénoch, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse et tant d'autres ; c'est leur foi qui les a amenés à la perfection, et à laquelle il a été rendu témoignage. De même c'est par une chose invisible, la Parole de l'Eternel,

que les siècles et leur histoire ont été redressés pour que l'humanité coupable et égarée fût ramenée dans le chemin de la vérité et de la liberté morale, c'est-à-dire de la perfection.

\* \* \*

Nous lisons 2 Tim. I, 9, que *la grâce nous a été donnée en Jésus-Christ πρὸ χρόνων αἰώνων*.

Est-il permis de traduire les derniers mots, en disant « avant les temps éternels ? » Peut-il avoir existé quelque chose que ce soit avant l'éternité, avant Celui qui seul est éternel ? Ou bien y a-t-il plusieurs temps éternels ? Le temps, qu'est-il sinon une coupure dans l'éternité, et ayant eu son commencement par la création du monde ? (Gen. I, 1.)

Nous prétendons qu'il faut traduire ces mots en disant « avant les temps les plus reculés, » et les entendre dans le même sens que l'apôtre Pierre exprime en d'autres termes, en parlant du Christ prédestiné avant la fondation du monde. (1 Pier. I, 20.)

\* \* \*

Philémon, vers. 15 : « S'il a été séparé de toi pour une heure (ὥρα), c'est peut-être afin que tu le recouvres pour de longues années, pour toujours » (αἰώνων).

La version Segond dit : « Peut-être a-t-il été séparé de toi pour un peu de temps, afin que tu le recouvres pour l'éternité. »

Nous voudrions d'abord savoir pour quelle raison le substantif ὥρα a été traduit par l'expression vague « un peu de temps, » lui ôtant ainsi sa signification propre et bien déterminée. Est-ce qu'on a senti qu'il n'est pas admissible d'établir une comparaison entre une *heure*, terme qui marque un espace de temps défini, et l'*éternité*, soit que vous preniez ce terme dans le sens d'un temps illimité, infini, soit dans celui d'un état où il n'y a plus de temps<sup>1</sup> ? Dans ce cas, il aurait fallu laisser les signifi-

<sup>1</sup> Le temps et l'éternité sont deux choses de nature toute différente. Pourrait-on, par exemple, dire qu'Abraham *est* aujourd'hui âgé d'environ quatre mille ans ?

cations propres et radicales aussi bien au substantif ἔρα qu'au mot αἰώνιον. Nous pouvons, sans changer le sens de la phrase, prendre ce mot soit pour l'accusatif masculin, soit pour la forme neutre, employés comme adverbe, de l'adjectif αἰώνιος, qui attribue à la chose à laquelle il est jointe la qualité de durer, comme les siècles, de longues années, un temps indéfini. Il est vrai que, dans certains cas spéciaux, le temps peut encore s'étendre sur ce que nous, instruits par la révélation divine, appelons éternité, mais dans toute la lettre que l'apôtre adresse à Philémon, il parle exclusivement d'affaires temporelles et terrestres, et ne fait aucune mention de la vie dans l'autre monde. Il est évident ensuite que, Onésime rentrant en qualité d'esclave chez son maître, celui-ci ne pouvait le *recouvrer* que temporairement et pour la vie terrestre, non *éternellement* et pour l'autre monde, où il n'y a ni maître ni esclave, et *pour lequel* il ne l'avait pas perdu de façon à pouvoir le regagner maintenant. Enfin, en disant *pour l'éternité*, on rend la phrase singulièrement équivoque : Onésime ayant mérité une punition, doit-il être retenu (ἀπέχειν) pour le salut éternel ou pour le châtement éternel ?

Voici, en substance, les relations réciproques des trois hommes dont la lettre parle. Onésime, d'origine païenne et esclave de Philémon, membre considéré de l'Eglise de Colosses et ami de l'apôtre, s'était enfui de chez son maître. Paul le rencontre à Rome, lui annonce l'Evangile, et l'amène à la foi en Jésus-Christ ; puis il le renvoie, comme de juste, auprès de son maître et propriétaire, et pour lui faciliter sa rentrée, il lui donne la bonne et cordiale lettre que nous avons le bonheur de posséder.

Philémon n'a absolument rien fait pour recouvrer Onésime *pour l'éternité* ; c'est l'apôtre qui l'avait fait, en lui faisant connaître et trouver le salut en Jésus-Christ. L'autre ne pouvait le regagner que pour la vie terrestre. Onésime, étant esclave c'est-à-dire chose vénale et de prix, avait par sa fuite occasionné une perte d'argent et de temps de service à son maître, qui avait le droit de le punir sévèrement. Quant à la perte d'argent, lui écrit l'apôtre, tu l'as recouvré par son retour, tu

le retrouves, même supérieur à ce qu'il était lorsqu'il t'a quitté. Et quant à la perte du temps pendant lequel tu as été privé de ses services, elle est réelle, mais qu'est-ce qu'une *heure* de séparation en comparaison du *long temps* où, devenu chrétien et ton frère en Jésus-Christ, il te servira, non avec une crainte servile, mais par motif de conscience et par affection? Reçois-le donc en frère, et s'il t'a fait quelque tort, ou s'il te doit quelque chose, mets-le sur mon compte : voici le billet de reconnaissance, c'est de ma propre main que j'écris « Je paierai. » Du reste, ajoute-t-il finement, lequel de nous deux doit le plus à l'autre? ne te dois-tu pas toi-même à moi? Quoi qu'il en soit, prépare-moi un logement, car j'espère vous être rendu, grâce à vos prières.

---